

Rev. Critique 9 Sept /01

Études sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne par H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Paris, Bouillon, 1900; xi-232-110 pp. petit in-8°. Prix : 6 fr.

Livre amusant, de science abondante et solide; livre d'historien et de philologue, plutôt que de linguiste. Car, si M. d'Arbois de Jubainville cherche à expliquer les noms propres franciques et à donner un aperçu des lois qui ont présidé à leur formation ou à l'évolution de leurs éléments, il emprunte ses renseignements à MM. Paul, Brugmann, Stark, surtout à M. O. Schade, le dédicataire de l'ouvrage. Mais, par l'étude raisonnée des textes historiques et juridiques et des chartes, éclairée des renseignements dus aux linguistes, l'auteur arrive à des conclusions intéressantes sur la vraie forme des noms propres. Ainsi, pp. 30-31, *Childebercthus*, *Dagobercthus*, sont les formes anciennes; p. 33, *Chlothacharius* est certainement la notation de Grégoire de Tours; « *Chlotarius* est une leçon populaire qui n'a pas pénétré à la chancellerie royale avant les dernières années du VII^e s. » Voir aussi, pp. 42 sqq., les rapports de parenté indiqués par les éléments du nom; pp. 74-76, la théorie du roi franc, prêtre, juge, chef de l'armée.

La matière du livre est fournie par les noms propres germaniques puisés dans Grégoire de Tours, les historiens postérieurs, les actes conciliaires, les diplômes et les chartes, etc. C'est comme la suite du livre sur les noms gaulois chez César¹. Dans une première partie, M. d'A. de J. étudie quelques noms royaux, l'origine et la signification des noms propres de l'époque mérovingienne; les noms propres hypocoristiques, « ou, pour s'exprimer exactement et plus clairement, les noms propres familiers ou diminutifs chez les Francs à l'époque mérovingienne »; la phonétique mérovingienne; la déclinaison dans la langue des Francs. A noter, dans ces titres de chapitres, la désignation de « noms propres familiers » pour les hypocoristiques. Elle mérite de rester; le terme grec n'est ni exact ni simple.

La deuxième partie est intitulée : « Fragments d'un dictionnaire des noms propres francs de personnes à l'époque mérovingienne ». Ces fragments s'arrêtent au thème *Berctho*.

M. d'Arbois souhaite que son livre suscite un continuateur. « J'espère que cet essai d'un vieillard suggèrera à un jeune homme intelligent et laborieux l'idée d'écrire, sur la langue franque à l'époque mérovingienne, l'œuvre que j'ai rêvée et que je n'ai pu accomplir. » Ce « jeune homme » aura devant lui un excellent modèle et un dangereux concurrent : car il lui sera difficile d'être plus intéressant.

De précieuses tables alphabétiques rendent ce volume d'une consultation aisée et rapide².

P. L.

1. *Revue*, 1891, II, 417.

2. P. 9, n. 1 : comment le premier *u* de *Theudericus* est-il une consonne, si on prononce *théoudéricous* (p. 10, l. 12) et si cet *u* est marqué d'un signe de brève ?

Argyri Ephtalioti. Histoire rhomaique, t. I, Athènes, 1901 ('Αργύρη Έφταλιώτη Ιστορία τῆς Ῥωμιοσύνης. Πρῶτος τόμος. Ἀθήνα. Τυπογραφεῖο Ἑστία); 8^o, 326 p.

Voici — je ne puis plus exactement rendre mon impression — un livre à l'existence duquel j'ai peine à croire. M. Michaélidès — l'auteur qui se cache sous le pseudonyme joli, mais peu commode à rendre en français de 'Αργύρης Έφταλιώτης' — n'en est point à ses débuts. Nous avons de lui un recueil de nouvelles charmantes, — *Νησιώτικες Ιστορίες* — où se dessine si finement le profil bonhomme et songeur du Grec des îles —, un volume de souvenirs et d'impressions qui déjà peut-être annoncent l'historien³, enfin la *Μαζώχτρα*⁴, cette forte et pittoresque nouvelle dont la scène se passe en Crète, suivie d'un drame vigoureux — *ὁ Βουρκόλακας*, le *Vampyre*, — qui n'est autre chose que la célèbre chanson populaire du *Frère mort*, transportée au théâtre. Ces trois ouvrages sont en prose, bien que l'on connaisse de M. Michaélidès de très beaux vers publiés çà et là dans des Revues, à côté de bien des proses aussi, que nous avons regret de ne pas voir réunies en volumes, ce qui nous permettrait de mieux juger d'un seul coup et dans son ensemble l'œuvre de l'écrivain, ou du poète, car, en somme, jusqu'ici, c'est bien œuvre de poète qu'il avait fait. M. M. n'avait jamais abordé l'histoire, et l'on pouvait se demander si, dans les conditions actuelles de la langue littéraire en Grèce, l'histoire était, en effet, abordable.

Otfried Müller, dans le tableau qu'il trace du développement si rapide et si régulier à la fois de la tragédie chez les Grecs, fait observer que ces créateurs admirables, s'ils allaient vite d'une étape à l'autre, n'en brûlaient cependant pas une seule. On aime à se rappeler ces paroles, devant l'élan prodigieux que, dans l'espace de quelques années seulement, a pris la langue vraiment nationale de la Grèce, le grec moderne en un mot, hier encore flétri, méprisé, jamais écrit.

— P. 13, l. 11, lire : « qui n'offre qu'exceptionnellement ». — P. 15-16 ; pourquoi tant insister sur la prononciation *ou* de *v*, dans *Merouechus*, *Chlodouechus*, puis-que la question est liée avec celle de l'orthographe latine ? — P. 46, *Gunt-chramnus* témoigne aussi de « la bonne entente du ménage royal », car le premier élément est emprunté au nom d'*Ingundis* et le nom a dû être choisi par le père. — P. 109 : *Pappolus* n'est-il pas un nom d'origine romane (plus ou moins francisé) ? En tout cas, je suis heureux de voir M. d'A. de J. négliger l'extraordinaire rapprochement avec *Paulus*, proposé par M. Usener. Cf. *Revue de philologie*, XVIII, 1894, 53. — P. 118 : le *Nemes* énigmatique de Lucain, I, 419, pourrait être un nom familier, abrégé de *Arneteticus*. — Il est regrettable que le papier de ce volume ne soit pas de même teinte et varie si souvent.

1. Έφταλοῦ est le nom d'un village de Mitylène, patrie de l'auteur ; 'Αργύρης est un nom propre usité en Grèce, que j'ai moi-même jadis francisé sous la forme de *Argence*. Il ne serait pas impossible de traduire le tout par Argence l'Ephtaliot, si tant est qu'il faille traduire.

2. Athènes 1894 Elles ont eu les honneurs d'une version anglaise.

3. Φυλλάδις τοῦ Γεροδήμου, Athènes, 1897.

4. Ἡ Μαζώχτρα καὶ ἄλλες ἱστορίες. Ὁ Βουρκόλακας, δράμα. Athènes, 1900.

Avec M. Michaélidès, on se met à croire que cette langue, toute frémissante encore de son premier assouplissement, de son premier contact avec l'encre d'imprimerie, compte au moins cent ans d'existence littéraire, qu'elle est déjà classique. Chez lui, non seulement la grammaire est impeccable, — et ceux qui manient par eux-mêmes cette grammaire, ou la voient manier par autrui, savent à quel prix s'achète cette impeccabilité — mais il n'y a pas, dans ce volume de plus de trois cents pages, la moindre trace d'un effort, pas une douleur visible. La création est libre, spontanée, facile, toujours souriante. C'est ce sourire qui fait le charme du livre et, puisque le philologue doit tout analyser, j'essaierai de dire ce que ce sourire a de particulier.

Il ne signifie nullement qu'aux endroits austères, arides même, M. M. ne sait pas être sec et bref, comme les événements qu'il nous retrace, par instants. Cela, c'est la marque de tout ouvrage sérieux. Dans ce premier volume, après une substantielle introduction de soixante pages sur la Grèce conquise par les Romains, l'auteur entreprend de nous raconter l'histoire des Grecs depuis Constantin le Grand jusqu'à Justinien, en d'autres termes l'histoire byzantine; il y a bien, dans cette période, quelques trous noirs; M. M. ne cherche pas à les éclairer d'un fauve éclat. Disons tout de suite, à ce propos, que le livre n'est pas, ne voulait et ne pouvait pas être de première main; il ne faut donc pas lui demander ce que nous donne si abondamment le beau livre de M. Ch. Diehl sur Justinien. M. M. n'avait pas à remonter aux sources. Ce qu'il a fait, et ce qui doit suffire, pour le but qu'il s'est proposé, ç'a été de consulter, sur la matière, les bons ouvrages, les guides les plus sûrs et les plus récents. Il a eu surtout à repenser pour son compte, à recréer toute cette matière prise çà et là; il y a mis son âme et, dans une œuvre forte, voilà ce qui ne périt pas. Cette âme est apparente dans le style, à chaque page. Il faudrait citer, il faudrait aussi que les citations fussent comprises de tous les lecteurs, pour qu'il leur fût possible de sentir à quel point ce style, mesuré, plein de goût, est à la fois plein de saveur et plein de vie. Aisé, jamais emphatique, souple, familier, divers, il nous donne ce je ne sais quoi dont, pour ma part, je ne trouve l'équivalent dans aucune autre langue que le grec moderne — si ce n'est dans le grec de Platon : « un récit qui cause avec son lecteur. » C'est là ce que j'appelle le sourire. Les *μὲν* et les *δέ*, les mille particules grâce auxquelles Platon semble marquer jusqu'aux jeux de physionomie de ses personnages en même temps que les mouvements de leur pensée, ont eu beau disparaître : on les retrouve dans l'air léger qui passe à travers toute cette prose. Elle n'a plus besoin de leur secours. Les paroles, les formes du discours qui sont restées, sont *ailées* par elles-mêmes.

M. M. possède à un très haut point le don de la *narration*. M. Taine avait tenu, un jour que je lui avais fait visite, à me recon-

duire jusque sur le palier, où il me parlait encore, pour bien me démontrer que, malgré les apparences, lui, il ne savait pas *narrer*. Je n'insistai pas, pour ne pas le contrarier. Il venait de me dire sur la narration de si belles choses ! Je me les suis rappelées en lisant ce livre. On a raconté mille fois — surtout en Grèce — l'amitié classique de saint Basile de Césarée et de saint Grégoire de Nazianze. Chez M. Michaélidès (p. 129), d'un mot évocateur, d'un geste, pourrait-on dire, le lecteur est appelé à prendre part à leurs conversations, il y assiste : il semble qu'il les connaisse comme personnes rencontrées de la veille. Dans les passages d'émotion, la vision de la réalité devient encore plus intense. Qu'on lise le premier chapitre : le siège d'Athènes par Sylla (pp. 15-20) ; c'est un morceau achevé. Cinq pages et tout y est : les personnages agissent sous vos yeux, le rôle d'Aristion est d'un relief saisissant ; on l'entend penser, on le voit au Céramique ; les murs mêmes s'animent, les pierres sont mêlées à l'action de tout le drame. M. Taine — dans la conversation que je rappelais tout à l'heure — me disait que le romancier, quand il crée, vit, se promène, cause avec des êtres qu'il renferme en lui et que bientôt il en retire, pour qu'ils marchent, gesticulent, pensent de leur mouvement propre dans le livre. M. Michaélidès a vécu, tout en dedans de lui, avec l'histoire ; il nous la sort toute vivante.

J'ignore si l'auteur lui-même se rend compte de ce tour particulier et rare de son esprit et de son style. J'en doute parfois ¹. Ce qui est certain, c'est qu'un public peu préparé n'a pu voir — loin de là ! — dans ce livre tout ce qu'il renfermait. On a fait à l'auteur les reproches les plus bizarres ². Les critiques, évidemment, appréciaient peu des

1. P. 89, je vois un titre de chapitre qui me surprend : Ἀρχίζει καὶ βράζει τὸ λεβέτι τῆς Ρωμισσύνης. Je ne comprends pas trop ce que signifie là le mot impropre, incolore et insipide de λεβέτι. Ou plutôt, si, je comprends ! L'auteur a reculé devant le mot juste : il avait la chance d'en avoir un à sa disposition qui était à la fois familier et fort, pittoresque et exact et qui, de plus, avait une couleur morale, en ce sens qu'il répondait aux exigences même de tout ce livre où l'on sent que l'âme participe, où la causerie s'établit intense et vive avec le lecteur, où donc le mot propre est le seul dont l'art même s'accommode. Dans l'espèce, ce mot était le mot καζάνι, consacré dans cette locution. Ce mot là, c'est le vrai ; λεβέτι, c'est du mensonge. L'auteur n'a pas osé être lui-même. Il a jugé peut-être que c'était trop vulgaire ou trop étranger, si M. M. en est encore à croire à l'existence des mots étrangers, ce qui n'a pas grand sens, puisque nombre de mots classiques sont dans ce cas. L'essentiel est de savoir si un mot est ou n'est pas dans la conscience des sujets parlants. Or, celui-ci est à ce point entré dans l'usage et le sentiment linguistique qu'on l'a lu, à la place du mot λεβέτι, en tête du chapitre mentionné : on a même reproché à M. M. de l'avoir employé ! Voilà un juste châtement.

2. Articles ou notices dans les journaux Καίροί, 8 et 11 juillet 1901 ; Σκρίπ, 9 et 10 juillet ; Ἔστια, 10 juillet 1901. Le plus amusant est un article paru dans le premier numéro du Διώνυσος, recueil consacré à la gloire de Nietzsche et de l'Allemagne, et qui fait, du reste, aussi peu d'honneur à l'un qu'à l'autre.

qualités qu'une séculaire culture rendait enviables à un écrivain comme Taine. Je sais bien que ces vaines paroles ne comptent pas. Mais que dire lorsque l'on voit un homme de talent s'en prendre à l'auteur pour une de ses trouvailles les plus heureuses ? M. M. intitule son livre : *Histoire du rhomâisme*, Ἱστορία τῆς Ῥωμισύνης. On sait, en effet, que, depuis Constantin le Grand, les Grecs ont pris le nom de Ῥωμαῖοι, et c'est devenu un lieu commun aujourd'hui de rappeler la colère de l'empereur Nicéphore Phocas contre le pape qui s'était permis de l'appeler empereur des *Grecs* — et non pas empereur des *Romains*¹. Or, M. M. ne fait pas seulement l'histoire de ces Grecs, qui sont les Ῥωμαῖοι ou, si l'on veut, les Byzantins ; mais il a voulu nous montrer encore les évolutions de l'âme grecque à travers cette époque — ce sur quoi, d'ailleurs, on lui a reproché de manquer de nouveauté dans le plan de son ouvrage. Il y a justement en grec moderne un mot — Ῥωμισύνη — qui dit à la fois histoire byzantine et histoire de *l'hellénisme rhomâique*, comme nous serions obligés de paraphraser en français. C'est donc le seul terme historiquement exact et, du même coup, le seul large et compréhensif. Voici maintenant ce qu'on lit sous la plume d'un auteur qui passe, à bon droit, pour avoir quelque finesse dans le jugement et pas beaucoup de préjugés : « M. Ephtalioti — et nous n'apportons ici qu'un exemple élémentaire (cet exemple est destiné à nous montrer les *excès* où tombent les *vulgaristes*) — écrivant l'histoire de la Grèce (!), veut abolir jusqu'au nom même des Hellènes, ensevelir les pesants souvenirs de Périclès, de l'Académie de Platon, des tragédies de Sophocle et des marbres de Phidias, sous le nom amorphe (?), sans gloire (!) et humble (o Nicéphore !) de Ῥωμισύνη. Nous trouvons que c'est beaucoup. »

Voilà bien des crimes à la charge de M. Michaélidès — et des Byzantins tout les premiers ! L'aimable critique, qui est volontiers — je n'ai pas dit volontairement — distrait, n'a pas dû, je le crains, parcourir d'un doigt assidu le livre dont il parle, car il y aurait, à maint passage, rencontré la justification historique du mot employé et, dès le premier chapitre (p. 15), le mot Ἑλλητισμός, qui là est à sa place³.

M. Michaélidès n'a pas à se décourager. Il doit nous donner la

1. Liudpr. Leg. 51, p. 358. Cf. aussi Lyd. 220, 8 : περι δὲ τὴν Ῥωμαίων φωνὴν τὸ πλεόν ἔχειν ἐσπούδαζον. Sous Constantin et pour Constantin tout le premier, le mot *grec* n'avait aucun sens précis, pas plus que celui d'hellénisme. Il était tout Romain. Voir également Ch. Diehl, *Justinien*. 256, 4. On est surpris après cela de lire, sous la plume d'un byzantiniste tel que M. G. Sotiriadès, une appréciation aussi courte de vue — et d'aussi méchante humeur — que celle qu'il vient de nous donner sur le livre de notre auteur (*Ἀκρόπολις*, août 1901).

2. Ἄστυ, 12 juillet 1901. Article de M. N. Episcopopoulo. Cet article est favorable aux vulgaristes et à l'auteur lui-même.

3. Sur le mot Ῥωμῖός on peut lire, en Grèce même aujourd'hui, la traduction grecque de l'*Histoire de la littérature byzantine* de M. Krumbacher. p. 4-5.

suite de son œuvre, et j'entends par là qu'il en a le devoir. Ce premier volume, par son esprit, par son style, par la pensée qui l'anime et par la vie qui en soulève les pages, suscite les longs espoirs. C'est là un livre qui répond à son objet, en un mot — et ce mot, la *Revue critique* ne me reprochera pas d'en abuser — dans ce qu'il est, c'est un chef-d'œuvre.

Jean PSICHARI.

LÉON HENNEBICQ. *L'Orient grec*. Éditions de l'Humanité Nouvelle, Paris, 1901. In 8°, 510 p.

Les marbres du Parthénon et les grands « paysages reposés » de l'Attique n'ont pas enseigné la simplicité à M. Hennebicq. Son style, souvent ingénieux et coloré, se complait parfois à des contorsions de derviche hurleur : « Fuite foudroyante de moi ! Des poignées de main, hâtives, saccadées d'au-revoirs, des remuements de valises, des calculations (*sic*) intimes... Paris, voici Paris ! Ah ! non ! ne mêlons pas à cette fuite vers l'heureux lointain des pays en friche la cauchemardante vision de cette culture hystérique !... Le soleil est monté au faite du ciel. Sous ses rayons drus la plaine se métallise, des reflets bleus ourlent tous les reliefs en leur infligeant, hélas ! un faux aspect vaguement mercanti de zinc ou de carton... Les côtes de Calabre suspendent dans l'air miraculeusement léger l'entrelacement de leurs lignes. Rocs noueux, croupes musculaires. Elles s'étirent lentement du bain des flots, montent en traînées où des ravins se heurtent, grotesquement se boursoufflent et se drapent d'un pisseux velours, végétation qui crève la trame rocheuse, avec un superbe orgueil de loqueteux manteau... Les genêts accrochés et grimpants rebroussent leurs jaunes empanachements, les bruyères langoureuses, à peine roses, glissent en pâmoisons de chairs de femme... Le printemps chante avec vigueur, ses bourgeonnements ponctuent d'un mouchètement tendre le marneux, rocheux, crayeux horizon... Il roule un peu dans la mer Ionienne. De cadavéreux visages blémissent dans l'affalement emmitoufflé des fauteuils, etc. »

De ce style pantelant et désossé il n'y a pas loin au charabia simple, ou même triple ; le pas est bientôt franchi : « Des mots, du texte, ce qui est écrit, le serment, la parole, c'est bon pour la médecine juridique, les emplâtres pénitentiaires, les déterglements des clystères réclusoires, les amputations capitales » (p. 296). « Apollon prend sous sa croix gammée et solaire la magnifique efflorescence de l'Équité impériale » (p. 61). « Beaucoup de souverains, superposant leur tempérament et leur politique afin de s'assurer une constante logique, font de la galanterie un instrument occulte et personnel » (p. 304).

Le plus singulier, c'est que M. H., qui a fait une jolie tournée en paquebot, paraît n'avoir presque rien vu aux escales. A Delphes, il